

L'Abaille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Da 12 février 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Les Chimistes Sanglantes. Cuisine. Trajiques Fiançailles. L'agonisante. Les enfants de 1789 à 1900 au Palais de Bagatelle. 3me PAGE. Pôésie. Mondanité. L'Épopee du Drapeau. Joies humaines. Chanteurs ambulants.

M. Knox l'objet de critiques.

Les discussions sur des sujets généraux, à la Chambre des Représentants du Congrès, n'ont présenté aucun intérêt véritable à la séance de vendredi dernier; mais M. France Barton Harrison, de New York, s'est fait écouter en critiquant avec une sévérité bien grande les actes officiels de Ministre d'Etat, M. Knox, dès son arrivée au pouvoir. Plusieurs de ces actes ont été d'une hardiesse, d'une audace qui n'ont pas échappé à l'attention générale et qui n'ont eu l'autre mérite que celui du succès; mais combien d'autres ont donné tort à sa diplomatie. Dans son démenti avec le Nicaragua; dans l'affaire du chemin de fer de Manchourie, le Ministre d'Etat n'a-t-il pas éprouvé des déceptions? et la déclaration qu'il a faite qu'il forcerait le maintien de la forme gouvernementale démocratique dans l'Amérique Centrale, n'a-t-elle pas tourné à sa confusion. La position n'est pas tenable a dit l'orateur, faisant allusion au soutien de gouvernement démocratiques dans l'Amérique du Centre; et le jour viendra où nous nous verrons forcés de nous retirer du pays avec mortification.

M. Harrison a fait remarquer qu'il avait été difficile de trouver des hommes réunissant toutes les qualités voulues, et en premier lieu la compétence, pour représenter les Etats-Unis à l'Étranger. La mission française est restée vacante pendant des mois avant qu'il ait été possible de faire choix d'un homme pouvant la remplir. La mission anglaise cherche toujours quelqu'un qui veuille l'accepter; le Dr. Elliot l'a refusée, et M. Paul Morton l'accepte, sa nomination sera la récompense de sa violation confessionnelle de la loi; le cas prouvera que la voie tortueuse aboutit au bas des trônes. Le Représentant new yorkais est sanglant dans sa critique des ambassadeurs qu'il compare à des commissaires en culottes courtes et épée au côté, passant leur temps à se faire photographier ou à fréquenter les demeures royales, les palais. Pour tout homme actif, les hautes fonctions diplomatiques sont sans attrait. Il serait trop long de suivre M. Harrison dans sa philippique contre M. Knox, qui sait aujourd'hui que sa popularité n'est pas universelle.

Pierre Loti fêté par sa ville natale

Rochefort, 26 janvier. La ville de Rochefort, qui est justement fière de son illustre citoyen, a rendu aujourd'hui à Pierre Loti un hommage magnifique et cordial. Elle ne se proposait point seulement de fêter l'académicien, l'écrivain admirable que toute la France admire, mais aussi elle entendait honorer publiquement un Loti le Rochefortais qui a tant fait, tout récemment, pour sa petite patrie saintongeaise en combattant de toute son énergie le néfaste projet de ceux qui entendent rayer la ville de Rochefort de la liste de nos ports militaires. Ce fut une soirée exquise de joie et d'intimité. Devant l'hôtel de ville illuminé et pavoié, malgré l'inclémence du temps une foule d'habitants s'étaient réunis pour prendre part à la manifestation. Dès huit heures tous les invités comprenant le monde maritime officiel et l'élite de la société se trouvaient réunis dans la salle des fêtes. A huit heures et demie, quand apparut Pierre Loti qu'une délégation du Conseil municipal est allée féliciter en son hôtel, la "Marseillaise" retentit et un tonnerre d'acclamations retentit. Quand cet élan d'enthousiasme est un peu calmé, M. Jaumier, premier adjoint (remplaçant le maire, M. Brand, député, retenu à Paris par ses obligations de législateur), souhaite, en termes excellents, la bienvenue à l'hôte éminent de la municipalité. Puis il remet à l'écrivain, au nom de la ville, une plaque en argent ciselé portant cette inscription: "La ville de Rochefort à Julien Viaud-Pierre Loti (14 janvier 1910)". Et les acclamations redoublent. Très ému, Pierre Loti, faisant pour la première fois peut être œuvre d'orateur, remercie ses concitoyens en une improvisation d'une familiarité délicate. Il dit son amour pour cette ville de Rochefort qui l'a vu naître, où il a grandi, où il s'est définitivement retiré et où il se propose de dormir son dernier sommeil. Cet amour de la cité natale, il le tient de son père et il n'y sera jamais infidèle. Certes maintenant que le devoir militaire ne le retient plus, il n'entend pas renouer à revoir, à l'occasion, ces terres lointaines qu'il a toujours aimées, cet Orient qui fut un peu sa seconde patrie. Mais leurs séductions ne lui feront jamais oublier la vieille maison familiale où à la place d'honneur, figurera désormais le don que vient de lui faire la ville de Rochefort. Il s'applaudit ena d'avoir par

ses efforts contribué à conserver à la cité son rang de port militaire, son véritable titre de noblesse, et il remercie ena ses concitoyens de la pensée délicate qui les a portés à vouloir adoucir par l'hommage de cette réception le chagrin qu'il éprouva à se voir contraint, par la règle inflexible de l'annuaire maritime, à quitter cette marine qu'il a tant aimée. Une ovation indescriptible accueillit les dernières paroles du maître. La fête était terminée. Accompagné par la délégation municipale qui l'avait amené, Pierre Loti, au milieu des acclamations de la foule, regagna le paisible hôtel de la rue Chanzy, où il est venu définitivement abriter son rêve.

Retour Triomphal

Les troupes de la garnison de Madrid qui ont pris part à la campagne de Melilla ont fait il y a quelques jours leur entrée solennelle. La ville était en fête. Les édifices publics et les maisons particulières étaient pavoiés aux couleurs nationales et des tribunes avaient été dressées sur le parcours du cortège triomphal, jusqu'au Palais royal. On peut dire que la population tout entière, qui compte six cent mille habitants, était dans les rues et les jardins, et cette foule n'était encore augmentée de milliers de voyageurs venus des provinces voisines, qui vibraient avec elle d'un même élan de patriotisme. Avant la mise en marche de la colonne, une délégation de l'association des propriétaires de Madrid est allée offrir une couronne d'argent au général Tovar, qui les commandait. Puis sont arrivés le maire, le gouverneur civil, le ministre de la guerre, le président du Conseil, accompagné de l'ambassadeur d'Angleterre. M. Moret félicite le général Tovar et ses troupes, puis il lit une dépêche qu'il a reçue de la colonie espagnole de Cuba, adressant des éloges à la colonne expéditionnaire et à toute l'armée qui a pris part à la campagne. L'ambassadeur d'Angleterre félicite ensuite, au nom du duc de Connaught, le lieutenant-colonel du bataillon de chasseurs à pied des Arapiles donc le duc est colonel honoraire. Une délégation de tous les corps de la flotte de guerre conduite par le contre-amiral Lapente, chef d'état-major général de la marine, félicite à son tour le général Tovar et ses hommes. A onze heures dix, un coup de clairon retentit; des ordres brefs circulent, et la colonne, précédée d'un peloton de la garde civile à cheval, se met en marche au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Des braves éclatent et des milliers de mouchoirs et de chapeaux s'agitent. Le cheval que monte le général Tovar, en tête de la colonne, se cabre au bruit des vivats; la foule entoure le général et c'est à grand-peine que la gendarmerie et la police réussissent à frayer un passage à la colonne pour sa marche triomphale.

Un câble transporteur géant

Pour exploiter des mines de cuivre situées dans la Cordillère, au fond de la République Argentine, à une altitude de 4.600 mètres, on a installé un câble transporteur de 35 kilomètres de long, qui descend le minerai à la première station de chemin de fer. Autrefois, le minerai descendait à dos de mules par un sentier terriblement difficile de 120 kilomètres de long, qu'il fallait plus de trois jours pour parcourir; le transport des 4,000 tonnes de minerai qu'on parvenait à descendre chaque année revenait à 60 francs la tonne. Actuellement, la ligne peut transporter 40 tonnes de minerai à l'heure et dans des conditions particulièrement éco-

Les collections

Qui ne collectionne quelque chose? Ne serait-ce que les timbres ou les cartes postales... Il est pourtant des collectionneurs de la fantaisie va plus loin. M. Léo Claretie ne s'intéresse qu'aux coupées et aux statuettes de cire. Le marquis de Broc collectionne tout ce qui a rapport aux diligences à vapeur et M. François Carnot tous les soldats de plomb du XVIIIe siècle. La comtesse Chandon de Briailles recueille exclusivement les vieilles malles de voyage; M. Jules Domergue a réuni près de 2.000 sonnettes de toutes formes; Mme la vicomtesse de Chezelles conserve les bas-sinoires; M. Pierre Delcourt les pipes de terre française. M. Charles Roblot ne s'intéresse qu'aux cadrans de montre et encore faut-il qu'ils datent de la Révolution ou de l'Empire. M. G. Salomon ne réunit que les livres minuscules et leurs épreuves. M. H. Schenazzi que les clarinettes et M. Furcy Raynaud fait ses délices d'assembler les pelles à chaufferettes.

CHARLES XII ET LA BOMBE.

Un jour que Charles XII, roi de Suède, était assiégré dans Stralsund, ditait à un secrétaire des lettres pour la Suède, une bombe tomba sur le toit, perça la maison et vint éclater près de la chambre même où était le roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi était était pratiqué dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement, et par un bonheur étonnant, aucun des éclats qui sautèrent en l'air n'entrèrent dans le cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison, qui semblait tomber, la plume échappa de la main du secrétaire. — Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille, pourquoi d'écriez-vous pas? — C'est ci ne put répondre que ces mots: — Eh! Sire, la bombe! — Eh bien! reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez!

L'Expédition Charcot a atteint le 70me degré.

Valparaiso, Chili, 12 février — L'expédition antarctique française dirigée par le Dr Jean Charcot a atteint le 70me degré de latitude sud. Dans les parages du 126e degré de longitude les membres de l'expédition ont découvert une nouvelle terre d'une étendue de plusieurs centaines de milles, qui s'étend à l'ouest et au sud de la Terre Alexandre. Tanger, 12 février—Un courrier arrivé ce matin de Fez rapporte que le sultan Moulay Hafid a ordonné au consul de France, qui protestait contre certains de ses actes, de quitter sur le champ le palais. Le Sultan avait aussi, paraît-il, traité avec insolence des membres de la mission militaire française. Paris, 12 février—Le gouvernement français se prépare à prendre des mesures énergiques pour répondre à l'attitude du sultan Moulay Hafid. Le "Matin" déclare aujourd'hui que si Mou-

AFFAIRES MAROCAINES.

Tanger, 12 février—Un courrier arrivé ce matin de Fez rapporte que le sultan Moulay Hafid a ordonné au consul de France, qui protestait contre certains de ses actes, de quitter sur le champ le palais. Le Sultan avait aussi, paraît-il, traité avec insolence des membres de la mission militaire française. Paris, 12 février—Le gouvernement français se prépare à prendre des mesures énergiques pour répondre à l'attitude du sultan Moulay Hafid. Le "Matin" déclare aujourd'hui que si Mou-

lay Hafid ne reconnait pas à bref délai les arrangements conclus entre la mission marocaine et le Ministre des Affaires Étrangères Pichon, au sujet du nouvel emprunt, le gouvernement français saisira non seulement le revenu des douanes de Casa Blanca, mais prendra d'autres mesures qui amèneront à composition le sultan récalcitrant.

THEATRES.

TULANE.

Ce soir au Tulane, première de "The Climax", splendide comédie dramatique de M. Edward Locké, présentée sous la direction de l'impresario Joseph M. Weber. Cette pièce qui vient d'obtenir un éclatant succès à New York, sera sans aucun doute bien accueillie dans le public néo-orléansais. Elle sera jouée par une troupe de premier ordre, comprenant plusieurs artistes dont la réputation est solidement établie. La soirée de mardi sera donnée au bénéfice de la Ligue pour la lutte contre la tuberculose.

CRESCENT.

A partir de ce soir la direction du Crescent offre à ses habitués la jolie comédie musicale ayant pour titre "A Subborn Cinderella", qui jouée l'hiver dernier au Tulane y a obtenu un éclatant succès. La troupe qui fera ses débuts ce soir est à peu près la même que celle que notre public a eue l'occasion d'applaudir l'année dernière. Elle comprend en outre autres artistes connus le célèbre comédien Harry Stone, qui dans le rôle du collègue "Mac" est inimitable. Le rôle de Lady Leslie sera tenu par Mile Elys May Carey, qui chante à ravir la jolie romance "When you first kiss the last Girl you love". Le corps de ballet et les chœurs sont nombreux et comptent nombre de jeunes et jolies artistes qui ajoutent à l'éclat de l'interprétation. "A Subborn Cinderella" sera donnée toute la semaine avec les matinées usuelles du mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Le nouveau programme qui sera inauguré lundi après-midi à l'Orpheum, comprend comme le précédent plusieurs numéros intéressants qui ne pourront qu'accroître la vogue dont jouit à juste titre ce théâtre. Les habitués auront l'occasion de contempler un aéroplane Herring Curtis, d'un modèle identique à celui avec lequel le célèbre aviateur américain Glenn Curtis a établi ses nombreux records au meeting de Reims. L'exhibition de cet aéroplane sera accompagnée de vues cinématographiques représentant les vols accomplis dans les principales meetings d'aviation. Un autre numéro du programme qui ne manquera pas d'intéresser le public sera celui présenté par le célèbre comique irlandais Frank Fogarty, dont la réputation comme diseur de monologues s'étend dans le pays entier. Mile Lavinia Shannon, une chanteuse de renom, secondée par une nombreuse troupe interprète une jolie comédie musicale intitulée "Fine Feathers". Citons encore: Mile Fregalia, artiste européenne; le quatuor Elliot et le trio Hughes, qui avec le cinématographe compètent cet excellent programme.

Scène lyrique et Conservatoire de Musique.

UNE COMMUNICATION DE M. MAXIME SOUM.

Nous avons reçu hier la visite de M. Maxime Soum, ancien pensionnaire de notre théâtre français, et depuis des années professeur de chant à la Nouvelle-Orléans. M. Soum nous a communiqué un projet qui, s'il se réalise, assurera à notre ville une scène lyrique permanente et lui vaudra une institution dont l'utilité se fait sentir tous les jours de plus en plus. Un Conservatoire de Musique. La place nous manque aujourd'hui pour publier la communication entière de M. Soum; nous nous bornerons donc à en donner les grandes lignes, ce qui permettra au public d'apprécier l'importance du projet et de lui promettre ses encouragements, son appui. M. Soum y dit en partie: "Le succès pécuniaire de la dernière saison lyrique démontre très heureusement pour nous, que l'Opéra français à la Nouvelle-Orléans est une institution pleine de vitalité pour l'avenir, en dépit de ses détracteurs, qui croient qu'elle a eu sa durée. Le dernier impresario, au grand regret de ses amis nombreux, a renoncé à l'exploitation du théâtre lyrique; pourquoi alors les hommes d'affaires, les amateurs de musique et les artistes de notre ville ne fonderaient-ils pas une association dans le but d'assurer l'opéra en permanence à la Nouvelle-Orléans? L'association emploierait un directeur qui s'occuperait de la partie artistique de l'entreprise. L'association serait alors la bénéficiaire de tous les profits; et en lançant la souscription d'un fonds suffisant, il y aurait quelque argent à répartir; au lieu d'être empoché par un individu qui n'a aucun intérêt à la prospérité de notre ville, serait utilisée de la façon la plus judicieuse en fondant une école de musique qui pourrait être nommée: L'Opéra et le Conservatoire de Musique de la Nouvelle-Orléans. Un tel projet se recommande à tous les hommes d'affaires, artistes et amateurs de musique de la ville et doit être assuré de leur concours. Il est incompréhensible qu'une ville comme la Nouvelle-Orléans qui met tant de fierté à évoquer son brillant passé artistique, permette que nombre de voix superbes, et de tempéraments artistiques restent en leur état natif et par conséquent perdus pour l'Art faute d'occasion de se révéler, de se développer. La ville du Croissant doit rester fidèle à ses traditions artistiques, traditions qui lui donnent une importance et une importance au point de vue de la culture des arts dans son sein soit négligés? M. Soum garde l'espoir que le projet qu'il a conçu et qu'il explique dans les lignes qui précèdent, fera naître des discussions qui auront pour résultat, après avoir fait apprécier les suggestions contenues dans le projet, leur mise à exécution.



Scène dans "A Subborn Cinderella", au Crescent.

Or, le dénoûment que M. d'Argencourt souhaitait, mais dont il hésitait à faire la première proposition, ignorant comment Henriette accueillerait sa démarche, se trouvait précipité par un de ces tours imprévus où se complait le Hasard, divinité capricieuse et sévère. Cela était arrivé très simplement; M. d'Argencourt ou la jeune fille n'auraient eu dire comment. Ils se promenaient ensemble dans le parc, silencieux, écoutant le bruit des feuilles mortes sous leurs pas. Un malin un peu trouble les oppressait. Sans un mot, ils étaient regardés soudain, leurs mains s'étaient jointes, leurs visages s'étaient rapprochés; ils avaient pu lire dans leurs yeux agrandis le secret que leurs lèvres n'osaient prononcer. Après un temps, M. d'Argencourt, dont la voix tremblait, avait demandé: — Henriette, voulez-vous être ma femme? — Méchant! avait sangloté Henriette... Il y a deux ans que je vous aime!... Et sa tête lasse était tombée sur l'épaule de M. d'Argencourt.

de s'aligner d'y eux malins. Les piteux maris concurrent, au retour de cette défaite, d'aigres reproches qui se poursuivirent sur l'oreiller conjugal, durant des heures trop longues à leur gré. Leurs épouses jurebent d'être moins pataudes. Elles tentèrent, par des compliments congrus, d'amadouer Clotilde; mais la vieille servante ne savait rien, ou ne voulait rien dire, non plus que les domestiques du procureur impérial. Clotilde, d'ailleurs, devenait plus rogue encore qu'apparavant. Le mariage d'Henriette l'avait bouleversée. Elle avait refusé d'y assister, malgré le grand honneur qu'on lui faisait en l'invitant à la bénédiction donnée, dans la plus stricte intimité, par le vicairé Rygot. Elle avait préféré une crise de goutte; mais en vérité, la spectacle de ce bonheur édifié, comme elle disait, "sur la tombe de Marthe", lui causait une invincible répugnance. Que M. d'Argencourt se mariait, elle le comprenait; il était jeune et ne pouvait vivre sa vie au célibat; mais sa clairvoyance maligne devinait les intrigues coquines d'Henriette pour arriver au but qu'elle rêvait; — les plus habiles cerveaux ont de ces intentions; — et elle se rappelait tous ses anciens griefs: Henriette devait se réjouir que sa cousine fût morte juste à point pour lui léguer son fiancé; elle était assez jalouse!... Avait-elle

rabroné la pauvre Marthe, pendant son enfance, et toujours!... Ce mariage, en son imagination, prenait les proportions d'un sacrilège que Dieu, certainement, punirait tôt ou tard. En attendant, si elle ni son mari ne restaient dans cette maison, bien sûr!... Ah! non!... D'abord, elle finirait par y devenir folle, à force de rêver de Marthe, de la voir partout, dans le parc, au coin, les yeux clairs et pleins de vie, de la retrouver, assise à ses places familières, dans les pièces vides et sonores, quand elle pénétrait pour aérer. Sa mauvaise humeur ne fut point sa maîtrise, le jour où elle revint Henriette, installée boulevard d'Orléans, après son voyage de noces. Tout de suite, elle fut choquée de ce qu'il y avait de dégagé, d'heureux, de triomphant dans l'allure de la jeune femme. Elle avait amené Fatma, l'espagnole donnée jadis par le substitut pour remplacer Paff. Henriette se mit à flatter l'animal, à le cajoler, avant de s'occuper de la servante; puis elle exprima la volonté de le garder désormais auprès d'elle. Elle eut une affreuse envie de pleurer, et dit néanmoins: — Oom-madame vandra. Alors, Henriette, pour la première fois, la regarda: — Et vous, Clotilde, comment allez-vous? La vieille châtonna des mots confus.

— Vous n'avez pas l'air content de me revoir, dit encore Henriette. Mais si, Clotilde était enchaînée, au contraire, — elle l'affirma, — seulement cela lui rappelait tant de choses! des choses tristes, qu'elle eût préféré oublier... Mile Marthe, Mme la comtesse... tout le passé enfia. Cela lui faisait regretter le temps où l'on gottait le bonheur, avant l'affreux cacophonie qu'elle ne pouvait pas effacer de sa mémoire, elle! Henriette pâlit, ne fit pas un geste pour la retenir, et la vieille s'en alla, dans le rouille de ses grosses jupes noires, le cœur chaviré: — Ainsi, on lui reprenait son chien, le seul souvenir qu'elle conservait de Marthe! Elle n'aurait même plus cette consolation!... Ah! pour sûr qu'elle ne resterait pas dans leur bioquel!... Henriette était bouleversée par l'attitude de Clotilde et le blâme qu'elle signifiait. Elle ne put se tenir d'en faire part à son mari. — En vérité, je ne sais ce qu'a Clotilde. Elle semble toujours me reprocher quelque chose... Déjà, elle me traitait fort mal quand elle venait me voir au collège... Qu'ai-je fait pour cela? M. d'Argencourt la calma: — Il dit que c'est sans conséquence, que Clotilde vieillissait, qu'il fallait lui passer quelques inconvénients en faveur de ses longs services.

— Sans doute, répliqua Henriette; néanmoins, j'entends être maîtresse chez moi. Si Clotilde ne veut pas nous servir, elle partira!... — Je lui parlerai, promit M. d'Argencourt qui trouvait cette susceptibilité bien exagérée. Il tenait à ménager Henriette, à ne la point heurter pour des vaneries. Bien qu'elle se montrât, en général, charmante, attentive et docile, il s'était aperçu que son ancien caractère, impérieux et violent, gardait encore, à la moindre contrariété, des velléités de brusque révolte qu'elle domptait malaisément; or, la question de l'installation à l'hôtel d'Auribeau n'était point résolue! — loin de là! — et faisait pressager des difficultés. La première fois que M. d'Argencourt en avait parlé, à Chambéry, Henriette avait répondu par un: "Non, jamais!" très sec et péremptoire, qui l'avait laissé déconcerté, devant la jeune femme, mais, dans son fauteuil, l'œil mauvais, la visage contracté. — Soit! dit M. d'Argencourt. Mais il n'acceptait pas sa défaite. Il éprouvait un peu de mécontentement de rancune. Il aimait Henriette, il était tombé de l'amour qu'elle lui témoignait; l'homme le moins fat aurait été flatté de cette constance exquise qu'elle avait. Elle avait fait preuve à son égard; mais en passion n'allait point jusqu'à l'a regretter sur les défauts de sa

femme, ni ne l'empêchait de craindre, pour l'avenir, les incartades d'une nature volontaire; d'autant que lui-même aimait qu'on respectât son autorité. Il prévit des heurts possibles dans le futur, et cela mit une ombre sur son bonheur. Toute, sa tendresse, très réelle et profonde, l'inclina vers l'indulgence. Qu'Henriette éprouvât une répugnance à rentrer dans cette maison que la mort avait fermée, il le comprenait; lui-même appréhendait les souffrances douloureuses et qu'il vivait et trouverait... Mais, du moins, Henriette devait-elle s'efforcer de vaincre une impression que le temps effaçait. Son refus ostentatoire était puéril. Avait-elle l'intention, vraiment, d'abandonner la vieille demeure familiale, de la louer à des étrangers qui violeraient l'intimité de ces chambres où tant d'ancêtres avaient vécu? Au surplus, personne n'en voudrait. Elle resterait la "maison du crime", devant laquelle les enfants n'osent plus passer, la nuit venue. Au contraire, en l'habituant, on effaçait cette renommée fâcheuse et qui, sans cela serait pour Henriette une blessure constante. Devant les fenêtres ouvertes, la crainte des badauds timides s'évanouirait. La gaieté rentrerait dans la maison, avec l'amour et, plus tard, des rires d'enfants y fuseraient, révélant l'écho joyeux des pièces antérieures... La suite à dimanche prochain.